TROP TARD

Le silence.
Puis, quatre mots.
“Quelque chose a changé.”
Puis,
Le silence à nouveau.

Ernest Fernand, unique perturbateur de ce profond silence, se tient droit, immobile dans la clarté matinale, éclairé par les quelques rayons de soleil traversant le rideau. Sa voix a ricoché contre les quatre murs de son immense salon, pour finalement se perdre, comme si cette phrase n’avait jamais été prononcée, comme si le silence avait toujours été maître. L’a-t-il toujours été ? Le vieil homme n’y songe guère. D’aussi loin qu’il s’en souvienne, le silence a toujours été là. Il s’agit pour lui d’un vieil ami fidèle et possessif, le suivant dans chaque recoin de la grande maison vide, chaque heure, chaque mois, chaque saison.
C’est pourquoi, entendre un son, bien qu’il en soit le seul responsable, le fait tressauter.

Le vieil homme soupire, d’un souffle long et peiné.
Quelque chose a changé, se répète-t-il, silencieusement cette fois-ci. L’homme le sent. Cela lui apparaît comme une évidence, un fait avéré que personne n’aurait idée de remettre en cause. Pourquoi ? D'où provient cette impression persistante de changement ? Ernest Fernand ne le sait pas. Ce sentiment s’oppose à toute rationalité, son salon inchangé en est la preuve même. Mais quelque chose cloche. Sans qu’il ne sache quoi, ni pourquoi, un détail le tourmente. Et cette curieuse impression n’a rien d’agréable.

Il s'avance vers la grande fenêtre.
Celle-ci donne sur une rangée de maisons similaires à la sienne. Le quartier dans lequel Ernest Fernand vit est réputé pour son calme et sa tranquillité, et l’homme n'a jamais eu à faire à un quelconque voisinage bruyant. Chaque habitation semble avoir été conçue sur mesure par un enfant sage et soigné, jugeant impératif d’aligner pots de fleurs et allées au millimètre près. Tout est propre. Sur le trottoir, pas une feuille morte, pas un déchet, ni une crotte de chien. Le silence, qui hante le vieil homme, semble résider partout, de l’autre côté de la cloison de verre également.

Ce coup d'œil par la fenêtre contredit une fois de plus le pressentiment du retraité. Le paysage d’automne n’a rien de différent de la veille, ni de l’avant-veille, et encore moins de l’avant-avant-veille. Aucun cambrioleur n’est entré par effraction dans la maison d’en face, aucun extraterrestre n’a eu idée de déplacer de quelques centimètres le pot de fleur jaune du voisin. Le même calme plat règne sur la rue, et

rien ne semble différent de l'habitude. Tout est normal. Pourtant, le pressentiment du vieillard persiste. Quelque chose ne va pas. Il se détourne de la fenêtre pour s'asseoir sur le canapé en cuir rouge. Un rayon de soleil s'échappe de la vitre, révélant dans son sillon un milliard de petits grains de poussière. Ceux-ci semblent léviter, pareils aux étoiles d'une infime galaxie.

Sans nul doute, il s'ennuie. Mais ne voyant pas l'intérêt de se morfondre sur son sort en pleurant sur la vie qu'il aurait pu avoir si ses choix avaient été différents, il vit, avec l'automatisme d'un robot programmé à effectuer une série de tâches, sans prendre en considération des notions telles que le bonheur ou la réussite. Le regrette-t-il ? Peut-être. Certaines nuits, lorsque le sommeil tarde à venir, les heures inoccupées semblent bien longues, et nul ne peut filtrer le flot de sombres pensées.
Mais aujourd'hui, quelque chose a changé. Quelque chose est différent.
Et ce quelque chose est maintenant omniprésent dans l'esprit du vieil homme.

Qu'est ce qui le contrarie autant ? Chaque objet se trouve à la place qui lui est désignée, chaque seconde se déroule pareillement aux 50 dernières années passées, et le silence est toujours là. Rien d'anormal ne permet de justifier ce "quelque chose" si dérangeant. Alors quoi ? L'homme, dont l'obsession grandissante laisse progressivement place à la panique, se relève brusquement.
"Quelque chose a changé" articule-t-il d'une voix ferme. Par la vitre, une feuille rousse se détache d'un arbre. Dans la rue, pas un chat. "Quelque chose a changé" répète le vieillard, plus fort cette fois-ci. Et alors, le silence prend parole, méprisant et hautain, fidèle à lui-même.
"Rien n'a changé, lui répond-il. Regarde-toi, 79 ans que la terre te connaît, 79 ans que tu tournes en rond comme un lion en cage, 79 ans que tu pourris dans cette maison comme un vieux trognon de pomme. A quoi tout cela rime ? Que garderas-tu de ces années vides de sens et de vie, sinon le souvenir d'un tête-à-tête sans fin avec moi, seul témoin de ton existence gâchée ?"

Ces mots, comme une vieille chanson sur un disque rayé, résonnent dans la tête du vieillard. De longues minutes passent sans que celui-ci ne fasse quoi que ce soit.
Et alors, poussé à bout par ses sentiments confus, il se décide à agir.

Il est 11 heures. Par la fenêtre, le voisin d'en face, Yvan Génard, impeccable dans son costard bleu marine bien taillé, sort sa voiture, comme tous les mardis en fin de matinée. Ernest Fernand s'agite. Car il le sait, il faut qu'il sorte. Maintenant. Il faut qu'il coure. Qu'il retienne son voisin par la manche de son costume, qu'il le salue comme il n'a jamais osé le faire jusqu'à aujourd'hui, qu'il se présente enfin. Voilà ce qu'il va faire. Le vieil homme enfile son peignoir à la hâte.

Il ne dispose pas de beaucoup de temps. Le temps, il l'a déjà trop usé.
Bien qu'il ait retourné toutes les armoires, ses chaussures demeurent introuvables. Il sort pieds nus.

Il fait frais. Au contact du béton froid sous sa peau dévêtue, le vieillard frissonne. Il est temps maintenant. Ernest Fernand va vivre. Vivre, pour de vrai.

L'homme se trouve debout sur le seuil de sa porte. Une courte étendue d'herbe le sépare de la route, qui elle-même le sépare de son voisin, en face. Il prend une grande inspiration. Yvan Génard, qui semble avoir suffisamment avancé sa voiture, s'en va fermer son garage. En cette matinée d'octobre, une douce quiétude règne. Le soleil presque au zénith, le ciel, d'un bleu pur, est dégagé.
Alors, Ernest Fernand s'élance. Il traverse les quelques mètres de verdure qui bordent sa maison, puis le trottoir, puis la chaussée. Il se trouve maintenant face à l'habitation du voisin. Celui-ci, sûrement trop occupé à réfléchir factures et boulot, ne le voit pas. La main sur la portière, il s'apprête à monter en voiture.
Ernest Fernand se racle la gorge pour manifester sa présence. Le voisin ne bronche pas. Il sort ses clés l'air de rien, puis vérifie rapidement sa montre. Pas un regard en direction du vieil homme.
Ce dernier, trouvant ce comportement inapproprié et impoli, prend la parole.
"Je suis le voisin, dit-il d'un ton plus agressif qu'il ne l'aurait voulu, je voulais me présenter, cela fait longtemps que j'aurais dû le faire, je sais bien, mais je n'en ai jamais eu l'occasion jusqu'à présent…" Le vieil homme cesse de parler. Son jeune voisin l'ignore maintenant ouvertement. Il faut être sourd pour ne pas entendre un homme se trouvant à une distance aussi proche. Et aveugle pour ne pas le voir. Yvan Génard n'est ni l'un ni l'autre.
"Monsieur Génard ? Je m'appelle Ernest Fernand, nous ne nous sommes jamais rencontrés…" tente-t-il une deuxième fois.
Cette nouvelle intervention ne suscite chez le voisin aucune émotion, aucun semblant de réflexion, aucune considération. Comme si le vieillard n'était pour lui qu'une simple mouche. Un insecte invisible qui ne dispose en rien du mérite de perturber ses activités.
"Dis donc, je sais bien que l'on ne se connait pas, mais vous pourriez faire l'effort de me répondre, lorsque je vous parle" s'agace le vieil homme.
Ce n'est que lorsque le voisin lui claque la portière au nez qu'Ernest Fernand comprend.

Et alors, il se sent tomber de quatre étages. Des gouttes de sueur perlent en abondance sur son front. Son cœur pulse tellement rapidement qu'il n'est plus possible d'en compter les battements. La terreur ne se dissipe pas. Au contraire, elle grandit, et le vieil homme, dont le sang semble s'être glacé dans ses veines, rassemble mentalement chaque pièce de l'affreux puzzle. Tout prend sens maintenant.

Le voisin démarre, manœuvre sa voiture afin de rejoindre la chaussée, puis disparaît au coin de la rue. Le vrombissement de l'automobile se fait entendre durant quelques secondes. Il devient alors de plus en plus faible, puis finit par s'éteindre dans le lointain. Le silence reprend possession des lieux.

Oh, ce silence !
Bien plus lourd qu’il ne l’a jamais été de son vivant.

Son voisin ne l’a pas vu. Plus personne ne pourra le voir, à présent. Il est trop tard.
Quelque chose a changé.

Anna Larue Lucas